



L'ikurriña, le drapeau basque, sera à coup sûr de sortie pour accueillir le Tour de France.

LE CYCLISME EN *pente raide*

Le Pays basque est l'une de ces terres où le cyclisme se vit plus intensément qu'ailleurs. Un territoire où la culture du vélo est étroitement liée au passé industriel et à l'histoire politique. Reportage sur place avant le départ du Tour, à la rencontre de jeunes espoirs et d'anciennes gloires.

PAR FRANÇOIS BRABANT
(AVEC LE SOUTIEN DU FONDS POUR LE JOURNALISME)

Aucun autre lieu ne condense autant l'histoire sociale, politique et sportive du Pays basque. Le vélodrome d'Anoeta, à Saint-Sébastien, a vu défiler toute la galerie des coureurs, des orateurs et des rockeurs. Deux championnats du monde de cyclisme sur piste, 1965 et 1973, ont assis sa réputation. Les décennies suivantes, **Freddy Maertens** et **Laurent Fignon**, **Abraham Olano** et **Miguel Indurain** ont embrasé les gradins lors des mémorables Six Heures d'Euskadi, disputées au cœur de l'hiver. Ambiance folklorique : les coureurs voltigeaient pendant qu'au centre de l'anneau,

coupeurs de bois et leveurs de pierre s'adonnaient à des joutes musculeuses. Le public guettait longtemps à l'avance l'ouverture des réservations. Les tickets partaient à la vitesse de l'éclair. Anoeta transpire aussi d'une mémoire plus grave. Il y eut le festival de 24 heures pour une radio en langue basque, le 27 mars 1976, cinq mois après la mort du dictateur **Franco**. Le discours du socialiste **Felipe González**, en 1982, resté dans les annales. Le meeting d'**Arnaldo Otegi**, le leader de la gauche radicale indépendantiste, à l'issue duquel des militants cagoulés avaient distribué en 2004 le bulletin interne de l'organisation terroriste ETA.

GETTY

► Anoeta fut aussi un temple du rock, une scène où se produisirent The Clash, The Cure, **David Bowie** et R.E.M.. Une semaine plus tôt, ou plus tard, l'endroit accueillait le tournoi annuel des *bertsolaris* et leurs improvisations chantées en basque.

Qu'importe si les installations sont vétustes. Anoeta défie le temps. Inlassablement, les soirs de semaine, les coureurs locaux y font monter le cœur dans un silence de cathédrale qu'atténue à peine le feulement des roues sur le revêtement synthétique. **Peio Ruiz Cabestany** aurait aimé nous montrer les vestiaires, les gradins, la piste de 285 mètres sur laquelle il a tourné plus que de raison. « On se retrouvait en fin de journée pour rouler à vingt, trente coureurs. Relais tous les demi-tours. Les gars lâchaient un à un. Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un seul. » Mais le vélodrome est ce samedi réquisitionné pour un concert. On se rabat sur la terrasse d'un bar animé, au pied d'un immeuble.

L'ÉQUIPE DU BOULANGER

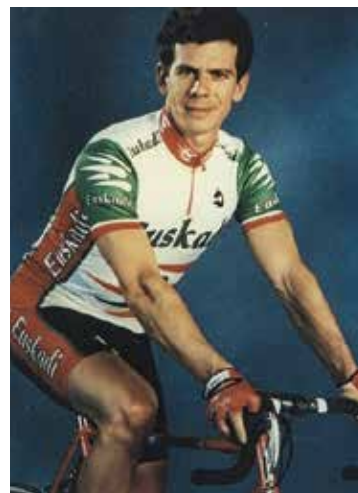
Peio Ruiz Cabestany a grandi dans le quartier Antiguo. Il vit aujourd'hui du côté d'Igeldo, la colline qui domine la plage d'Ondarreta. Dans les années septante, le passage du Tour du Pays basque valait aux écoliers une autorisation de sortie exceptionnelle. Peio allait applaudir **Txomin Perurena** et **Miguel María Lasa**, les héros d'alors, avant de rentrer en classe. Dans le peloton amateur, il était le seul coureur de Saint-Sébastien. On le moquait pour ses manières précieuses, on l'appelait *kaleume*, « enfant de la ville » en basque.

Il est passé pro en 1984 dans l'équipe dirigée par **Patxi Alkorta**. Curieux personnage, dont on a peu retenu le patronyme. Pour tous, il était *Le Boulanger*, sa profession au village de Zizurkil. En cheville avec **Peli Egaña**, le gérant des cycles Orbea, il avait sorti du four l'idée d'une équipe cycliste professionnelle. Ruiz Cabestany fut de la première fournée. « Le cafetier, le garagiste, le menuisier... Tous les gens du village donnaient un coup de main. Ça ma toujours paru une histoire incroyable. » D'emblée, Ruiz Cabestany se classe deuxième du prologue de la Vuelta, derrière **Francesco Moser**. De la bonne pâte.

Quatre saisons durant, Peio roule dans l'équipe du *Boulanger*, aux sponsors variables, mais sur vélos Orbea toujours. Ce sont les années où, à l'exception notable de **Pedro Delgado**, presque tous les meilleurs coureurs espagnols proviennent du Pays basque: **Marino Lejarreta**, **Julián Gorospe**, **Federico Echave**,

« Il y a ici une culture du sport très ancienne liée au travail rural. »

PEIO RUIZ CABESTANY



Iñaki Gastón, Jokin Mujika...

Une fabuleuse concentration de talents sur une superficie grande comme un quart de la Belgique. « Il y a ici une culture du sport très ancienne liée au travail rural », énonce Ruiz Cabestany. « Qui coupait le plus de bois ? Qui levait la pierre la plus lourde ? Avec l'industrialisation, le mode de vie a changé, mais les gens continuaient de payer pour assister à ces compétitions traditionnelles. Et ils pariaient sur le vainqueur. Quand le vélo a émergé, l'osmose a été instantanée. Ça coïncidait avec l'image du Basque fort, dur au mal. »

Peio a gagné le Tour du Pays basque, s'est classé quatre fois dans le top 10 de la Vuelta. « Je pensais terminer ma carrière quand le projet de l'équipe Euskadi a démarré et que ses dirigeants m'ont sollicité, à l'été 1993. » Prémices d'une ambi-

tion atypique : mettre sur pied une équipe composée seulement de coureurs basques, ou formés dans les rangs amateurs basques. Les institutions publiques allouent l'essentiel du budget. Pour concrétiser le rêve d'une équipe « nationale », un appel à la population est lancé : près de cinq mille sociétaires contribuent à la fondation cycliste

À gauche, Peio Ruiz Cabestany, vêtu de son maillot Euskadi.

À droite, Arnaldo Otegi, le leader de la gauche radicale indépendantiste, en meeting à Anoeta.

Euskadi. La direction sportive est confiée à Txomin Perurena, l'ancien coureur d'Oiartzun. Les équipementiers locaux sont de l'aventure : les coureurs seront vêtus de maillots Etxeondo et rouleront sur des machines Orbea.

La présentation du staff et des coureurs a lieu en janvier 1994 à Ajuria Enea, la résidence officielle du *lehendakari*, le président du gouvernement basque. L'effectif mixte vétérans (**Javier Murguialday**, **Rubén Gorospe**) et jeunes pousses (**Aitor Osa**, **Roberto Laiseka**). Le premier maillot de l'équipe est rouge, vert et blanc, les trois couleurs de l'*ikuriña*, le drapeau basque.

« L'existence même de cette équipe était un miracle. Comme si l'histoire du *Boulanger* recommençait. Sauf que l'époque avait changé », se souvient Ruiz

Cabestany. Le projet est soutenu notamment par le PNV, le parti nationaliste basque d'inspiration démocrate-chrétienne, qui domine la scène politique locale. Le contexte est aussi marqué par les attentats d'ETA, expression la plus extrême des aspirations indépendantistes. « Quand je sortais m'entraîner, je croisais sans cesse des véhicules blindés. À l'époque, il n'y avait pas de touristes à Saint-Sébastien... Des bombes ont explosé pas loin de mon quartier. En Espagne, dans ces années-là, sortir avec le mot Euskadi sur ton maillot, ce n'était pas évident. L'image dominante, c'était *basque = terroriste*. Ma première course avec l'équipe, c'était le Tour d'Andalousie. Or parmi les policiers et les *guardia civiles* que tuait ETA, beaucoup étaient andalous. Avant le départ, j'étais préoccupé. Mais il n'y a pas eu d'incident. »

BOUCLES D'OREILLE

Les frères Peio et **Jorge Ruiz Cabestany** restent à ce jour les deux seuls coureurs de Saint-Sébastien à avoir disputé le Tour de France. Après eux, il n'y eut plus en ville d'autres coureurs pros, jusqu'à l'émergence d'une autre fratrie, **Mikel** et **Enekoitz Azparren**. Ils vivent dans le quartier de Gros

Enekoitz Azparren, l'un des rares coureurs pros de Saint-Sébastien.



– un spot pour les surfeurs et les noctambules. Eux ont d'autres loisirs. « Je crois que pour les garçons des villes, c'est plus difficile d'accepter une vie qui exige autant de sacrifices que celle de coureur », hasarde Enekoitz. Il ne se plaint pas. « J'ai toujours apprécié rester à la maison. Renoncer aux sorties ne me pèse pas, car j'aime ce que je fais. »

Il évoluait l'an passé chez Laboral Kutxa, la réserve U23 d'Euskaltel-Euskadi. Une neuvième place dans l'étape reine du Tour de l'Avenir lui a valu un contrat pro, à vingt ans. Depuis, il porte le même maillot orange que son frère aîné. Et mène une vie monacale. Alcool prohibé. Pâtisseries, idem. Les flocons d'avoine, le riz, les pâtes : pesés au gramme près. Attablé devant un café américain, dans un bar de Gros, Enekoitz confie qu'en 2022, il n'a été qu'une seule fois à la plage, distante d'à peine cinq minutes de marche. « Mais après m'être entraîné, vers 17h30, quand c'est plus calme, que la sortie des écoles est passée, j'ai l'habitude de venir me promener le long de la mer. » Chaque été, la classique de Saint-Sébastien ravive ses souvenirs d'adolescence. « À la fin de la journée, on traînait près des bus des équipes pour avoir des bidons. »

« La société basque en général est très solidaire. Quand il faut organiser quelque chose, le groupe s'unit toujours. »

PEIO GOIKOETXEA

Ses photos sur les podiums en attestent : Enekoitz a eu à peu près tous les looks. La coupe au millimètre. De longues mèches ondulées qui lui tombaient jusque sur les yeux. Il laisse à présent ses cheveux décoiffés, en l'air, un anneau noir à l'oreille gauche. Son frère Mikel porte deux boucles d'oreille couleur or, plusieurs tatouages aux bras, une moustache de brigand, et il tire la langue sur sa photo de profil Twitter. « Presque tous les coureurs *euskaldun* portent des boucles d'oreille. C'est comme si on était plus libres »,

observe Enekoitz. Il dit *euskaldun*, l'adjectif qui signifie à la fois « basque » et « bascophone », tant la langue est ici le socle de l'identité collective, et le siège de toutes les passions, toutes les crispations.

Sur le site web de l'équipe Kern Pharma, autre structure basco-navarraise, basée à Pampelune, il est facile de distinguer les *euskaldun* des coureurs d'autres origines : ce sont ceux qui arborent tatouages, boucles d'oreille ou moustache – et souvent les trois ensemble. Ici, l'explosion de liberté qui a suivi la chute de la dictature franquiste, l'esprit contestataire associé aux revendications nationalistes, la vague punk-rock des *eighties* et la combativité typique des régions ouvrières, tout ça s'est fondu dans un curieux syncrétisme, une culture alternative qui irrigue jusqu'au cyclisme local.

CULTURE SOLIDAIRE

Errenteria se trouve à quinze minutes de train de Saint-Sébastien, en direction de la frontière française. La localité se niche dans cette agglomération imprécise, entre mer et montagne, où s'imbriquent installations portuaires, zones industrielles,

► mondiaux juniors, face à **Julian Alaphilippe, Bob Jungels, Mike Teunissen, Tim Merlier...** « Je connais les noms de tous les coureurs. À la maison, on ne parlait que de cyclisme, il n'y avait pas d'autre sujet. À Pâques, mes parents louaient une caravane et on allait voir la Flèche wallonne ou l'Amstel. En juillet, on allait dans les Pyrénées avec le t-shirt orange d'Euskaltel-Euskadi. » Depuis sa fondation en 1994, l'équipe a connu bien de avatars, une disparition en 2013, puis un retour sept ans plus tard, avec des ambitions revues à la baisse. « Quand je suis devenu pro, la première fois que je suis sorti dans la rue avec le maillot orange, je me sentais honteux. C'était trop pour moi. »

Peio a grandi du côté d'Ermua, dans une ferme isolée qui surplombait le siège d'Orbea, dans la vallée. Son frère et lui se rendaient jusqu'à l'usine pour observer à travers les fenêtres l'assemblage des vélos. Désormais, il n'a plus besoin de lorgner les chaînes de production à la dérobée. « Je fais les tests pour développer les nouveaux modèles. On essaye des roues différentes, des guidons différents. Je suis fier de rouler en Orbea. » L'entreprise est le fruit d'une histoire peu commune. Créée en 1840 dans la ville d'Eibar, au cœur d'une industrie métallurgique en plein essor, Orbea fut d'abord une fabrique d'armes, avant de produire des vélos. Menacée de faillite dans les années septante, elle fut reprise par les ouvriers sous la forme d'une coopérative.

En sept saisons chez les pros, Peio Goikoetxea n'a engrangé aucun résultat significatif, reconnaît-il. « Je me suis glissé naturellement dans le rôle de *gregario*. Je suis heureux en aidant les autres. La société basque en général est très solidaire. Quand il faut organiser quelque chose, le groupe s'unit toujours. »

LEJARRETA, LEADER MALGRÉ LUI

Le train progresse vers l'ouest, cahin-caha. Parfois, la vue s'ouvre sur la mer, avant que la voie ne remonte le cours du rio Deba, rivière opiniâtre qui a creusé au fil des millénaires une vallée abrupte. En

gare d'Eibar, on repère sur de hauts immeubles l'antique écusson des cycles Beistegui Hermanos, acronyme de BH. La marque rivale d'Orbea, née dans la même ville, fut elle aussi une fabrique d'armes avant de se reconvertir dans les vélos. On retrouve Marino Lejarreta à la sortie de la gare de Durango. Même silhouette effilée que sur les photos des magazines, quand il portait le maillot Caja Rural ou Once. La veille, il a participé à Zarautz à la cyclo sportive organisée par **Haimar Zubeldia**. Le parcours officiel renseignait 160 kilomètres. « Mais j'ai pris un raccourci, nonante ça suffisait. »

On entre dans un bar aux tables de bois verni. Lejarreta demande une bière. « Mes parents avait une ferme à Berriz », raconte-t-il. « Mon père travaillait aussi comme mécanicien dans une usine élec-



trique. Ma mère s'occupait des cultures, elle vendait les légumes au marché. » Aucun de ses contemporains n'a suscité la même dévotion que Lejarreta. Palmarès solide, certes : la Vuelta 1982, trois Classiques de Saint-Sébastien, plusieurs top 5 au Tour et au Giro. Mais les résultats n'expliquent pas tout. L'homme parlait peu, mais il émanait de son sourire un je-ne-sais-quoi qui venait du cœur, un charme discret. Les gens l'aimaient. Mais les responsabilités lui pesaient. « Mille fois, j'ai songé changer d'équipe, diviser mon salaire en deux pour avoir la paix, sans toute la pression du leader. » Mutation impossible. « Quand on est déjà un coureur de référence, on ne peut changer de statut. »

À gauche : Tour 1969, le leader blessé de l'équipe Fagor, Luis Ocaña, remorqué par ses équipiers. Une photo qui deviendra le symbole de "l'esprit coopératif" basque.

À droite : Marino Lejarreta, chef de file en 1987 de la formation Orbea.

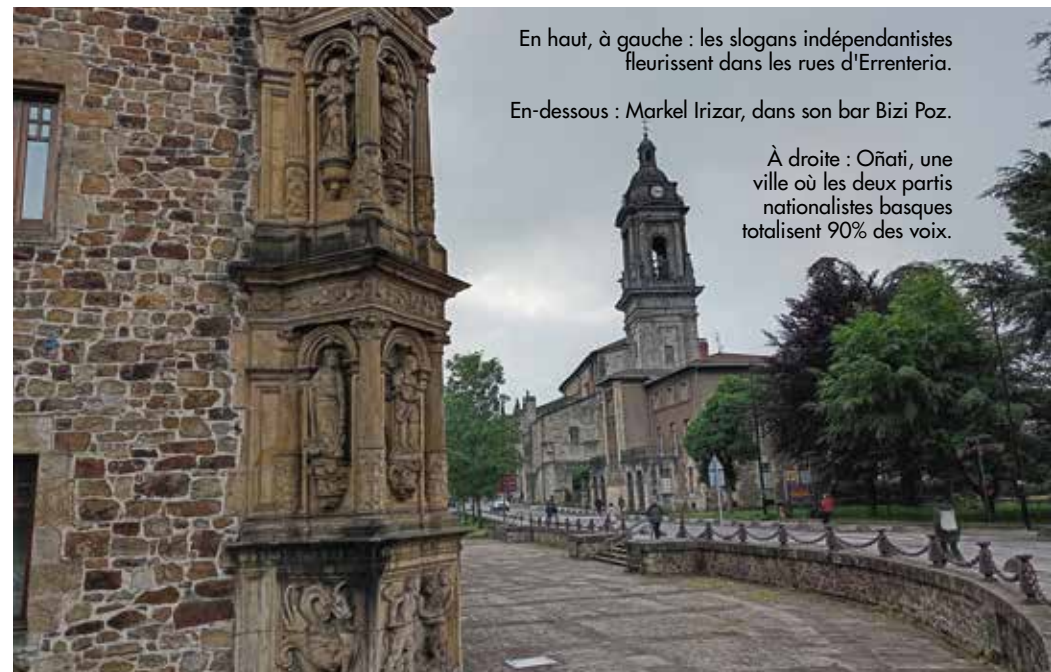
Il y eut une année où la foule de ses *aficionados* s'était massée dans l'ascension de la Subida a Urkiola, pour le voir gagner. Une échappée de quinze coureurs se forma, « des gros ». Lejarreta n'avait pas pu contrôler. « Les gens étaient fâchés contre moi. Je les comprenais. Mais moi, qui me comprenait ? »

Quand il a raccroché, Lejarreta est devenu consultant sur *EITB*, la chaîne publique basque. « Dans mon enfance, les cours étaient en espagnol, il n'y avait pas encore l'école en basque. Alors la langue que je parle, c'est celle qu'on pratiquait au quotidien dans ma famille, un basque un peu dialectal. Ma mère ne savait presque pas parler espagnol. » Sa simplicité, son ton modeste, mais toujours à-propos, ont fait de sa voix une référence, à la télé aussi.



JOIE DE VIVRE

Peu avant d'arriver à Oñati, les usines Fagor attrapent le regard. Ce fabricant d'appareils électroménagers reste associé à l'histoire du Tour de France. Son nom apparaissait sur le maillot de **Luis Ocaña** en 1969, lorsque celui-ci chuta violemment dans la 6^e étape. Le visage ruisselant de sang, l'Espagnol avait tenu à repartir. La scène a donné au cyclisme l'une de ses photos légendaires : les équipiers d'Ocaña se soutenant les uns les autres pour pousser leur leader, incapable de pédaler, durant toute l'ascension du Ballon d'Alsace. L'image exprimait la nature chevaleresque du cyclisme, mais aussi l'esprit solidaire dont Fagor – une coopérative appartenant à ses travailleurs – se voulait l'emblème.



En haut, à gauche : les slogans indépendantistes fleurissent dans les rues d'Errenteria.

En-dessous : Markel Irizar, dans son bar Bizi Poz.

À droite : Oñati, une ville où les deux partis nationalistes basques totalisent 90% des voix.

« Ce qui fait l'ancrage du cyclisme dans un territoire, ce n'est pas seulement le nombre de coureurs WorldTour, mais comment on comprend le cyclisme. »

MARKEL IRIZAR

C'est l'une des particularités du cyclisme basque : on en a retenu les équipes, davantage encore que les coureurs. Face à Fagor, se dressait l'équipe Kas, sponsorisé par une marque de limonades basée à Vittoria. L'antagonisme atteignait des proportions affolantes. Les coureurs des deux blocs se neutralisaient.

Préservée du boom industriel, la vieille ville d'Oñati affiche sa splendeur passée. D'anciens palais, des maisons nobles blasonnées, un monastère en font presque un décor de film. C'est aussi l'un des bastions de l'indépendantisme – ensemble, les deux partis nationalistes (PNV et EH Bildu) y recueillent 90% des voix. Partout, des fresques murales s'étalent en soutien aux « prisonniers politiques ».

Sur une placette, la terrasse du bar Bizi Poz attire les mamans qui allaitent leur nourrisson, les retraités en goguette, les adolescents à la sor-

tie de l'école, les cyclistes qui y font halte. Le 31 décembre, pour leurs dernières bornes de l'an 2022, **Pello Bilbao** et **Jonathan Castroviejo**, venus de Bilbao, s'y sont arrêtés pour un café. Le tenancier n'est pas n'importe qui : seize saisons chez les pros, 21 grands tours disputés. **Markel Irizar** est aujourd'hui directeur sportif chez Trek. En basque, *bizi poz* signifie « joie de vivre ». La sienne. Si fragile, si précieuse depuis un cancer des testicules détecté en octobre 2002, de la chimiothérapie, et la guérison en février 2003.

« Ce qui fait l'ancrage du cyclisme dans un territoire, ce n'est pas seulement le nombre de coureurs WorldTour, mais comment on comprend le cyclisme »,

analyse Markel Irizar. « Ici, les gens comprennent le cyclisme. » D'un tempérament calme, peu porté aux bavardages intempestifs, Irizar n'hésite cependant pas à s'exprimer. Il a relayé sur Twitter un appel à financer les *ikastolas*, les écoles immersives en langue basque. « Mes enfants vont à l'*ikastola*. Ma femme travaille à la confédération des *ikastolas*, qui coordonne les écoles aussi bien du Nord que du Sud. Je trouve important d'aider à ce qu'on enseigne le basque dans les sept provinces. »

À l'intérieur de Bizi Poz, le vélo Trek de sa dernière saison est suspendu au mur. Sur le tube horizontal, à côté de son nom, c'est l'*ikuriña* qui apparaît, et non le drapeau espagnol. D'autres reliques voisinent, comme ce maillot de la fondation Euskadi dédié par **Mikel Landa**. Et le vélo Orbea que son grand-père prenait pour aller travailler, de couleur bleu marine. La machine est un peu rouillée. Pas trop. L'histoire continue. ●